

The background of the cover is a photograph of a dense forest. The trees are tall and thin, with dark trunks and a thick canopy of green leaves. Sunlight filters through the trees, creating dappled light on the ground. In the foreground, there is a grassy area with some rocks and a small path. A large, semi-transparent green circle is centered on the page, containing the author's name and the title.

JEAN-PAUL GOUX

# Sourdes contrées

Champ Vallon

## SOURDES CONTRÉES

## DU MÊME AUTEUR

- Le Montreur d'ombres, *roman*, Éd. Ipoméée, 1977.
- Le Triomphe du temps, *roman*, Flammarion, 1978.
- La Fable des jours, *roman*, Flammarion, 1980.
- Les Leçons d'Argol, *essai*, Messidor/Temps Actuels, 1982.
- Lamentations des Ténèbres, *roman*, Flammarion, 1984.
- Mémoires de l'Enclave,  *récits d'industrie*, Mazarine, 1986;  
 *Actes Sud, Babel n° 590.*
- Les Champs de fouilles :
1. Les Jardins de Morgante, *roman*, Payot, 1989;  *Actes Sud, Babel n° 390.*
  2. La Commémoration,  *roman*,  *Actes Sud*, 1995;  
 *Babel n° 685.*
  3. La Maison forte,  *roman*,  *Actes Sud*, 1999.
- « *Le temps de commencer* », in  *Genèses du roman contemporain*, CNRS Editions, 1993.
- La Jeune Fille en bleu,  *récit*,  *Champ Vallon*, 1996.
- La Fabrique du continu,  *essai sur la prose*,  *Champ Vallon*, 1999.
- Les Lampes de Ronchamp,  *récit*, Éd. de L'Imprimeur, 2001.
- La Voix sans repos,  *essai*,  *Le Rocher*, 2003.
- Les Quartiers d'hiver :
1. L'Embardée,  *roman*,  *Actes Sud*, 2005.
  2. Les Hautes falaises,  *roman*,  *Actes Sud*, 2009.
  3. Le Séjour à Chenecé,  *récit*,  *Actes Sud*, 2012.
- L'Ombre s'allonge,  *roman*,  *Actes Sud*, 2016.

JEAN-PAUL GOUX

*Sourdes contrées*

ROMAN

CHAMP VALLON

« Collection Détours »

*Illustration de couverture :*

Henry Brokman, *Jeune fille sous les oliviers – Menton*  
Paris, Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris

© 2019, Champ Vallon 01350 Ceyzérieu

ISBN 979-10-267-0750-9

[www.champ-vallon.com](http://www.champ-vallon.com)

*Ce qui fut ne fut peut-être pas, ne fut  
peut-être que rêvé, mais, comme tel, n'en  
eut pas moins lieu.*

Blanchot



Ce que je veux croire et qui est bien plus qu'un espoir, c'est que Julie fait une *fugue*, ainsi qu'on appelle, paraît-il, certaines crises où la mémoire vous fait temporairement défaut pour des raisons que la médecine échoue à comprendre autant que vous-même ignorez ce qui vous arrive : pendant quelques heures, mais ce peut être pendant quelques jours et même, paraît-il, pendant quelques années, voilà qu'il ne vous reste rien de ce que vous êtes parce que vous n'avez plus aucun souvenir de ce que vous avez été, parce que vous ne savez pas que vous ne savez plus rien, ou presque rien, si peu de chose. Une fugue, et puis voici que l'on revient à soi comme l'on revient chez soi sans savoir où ni pourquoi l'on est parti, sans même savoir qu'on est parti puisque maintenant on sait qu'on est là sans savoir qu'on est



revenu. Je veux croire que tu fais une fugue, Julie, je veux que tu apprennes quand tu seras revenue ce que c'était quand tu n'étais pas là : c'est à quoi ces notes seront consacrées. C'est bien sûr à la lumière de ce qui est survenu que je peux chercher le moment où tout cela a commencé, mais à l'instant d'y venir, à ce matin du commencement, c'est notre arrivée à Challerans, la veille en fin de journée, qui se présente à moi par une raison toute simple : un peu avant l'entrée du village, l'étroite petite route creuse son passage dans le roc sur une centaine de mètres entre des parois de deux ou trois mètres et voilà qu'à notre droite un chevreuil s'est lancé du sommet, il tombe et s'écrase sur la route, nous entendons le choc des sabots, nous avons arrêté juste à temps la voiture et il est tout près, à deux mètres de nous, immobile, sur le flanc, il lève la tête qui retombe, recommence, s'agenouille sur ses pattes de devant, tente de se relever mais retombe, recommence, parvient à se tenir sur ses pattes et nous voyons sa petite fourrure blanche sur le fessier, il tente de faire un pas mais sa patte avant droite fléchit et il retombe, à genoux,

se relève, essaye de boitiller avec sa patte droite à moitié fléchie et il retombe encore, s'agenouille et se relève encore, atteint en clopinant lentement la banquette d'herbe au pied de la paroi rocheuse, il n'a aucune issue sur les côtés, il doit avancer, remonter la pente légère de la route jusqu'à son sommet et là disparaître dans le boqueteau qui est à gauche du côté de la vallée. Notre subite arrivée avait-elle distrait le chevreuil qui s'était soudain dans sa course trouvé au bord du vide sans moyen de s'arrêter et, plutôt que de se laisser tomber sans rien avoir tenté, avait-il pris le risque de s'élancer pour gagner l'autre bord? avait-il mal apprécié la distance entre les deux rives? et si, comme il était probable, l'une de ses pattes s'était brisée dans sa chute, que pourrait-il bien devenir, avait-il la moindre chance qu'elle guérisse? et quelle énergie ne lui avait-il pas fallu pour dresser sa douleur, se relever, trouver la force de marcher pour se sauver du ravin de pierre! Nous sommes ainsi parvenus à la maison en partageant une même sorte de compassion un peu mélancolique que le plaisir des quelques jours que nous comptons

y passer ne parvenait pas à effacer. Chacun de son côté nous avons rempli les tâches rituelles qui accompagnent l'ouverture d'une maison restée fermée depuis l'automne précédent, nous avons dîné l'un près de l'autre sans beaucoup parler et nos sourires étaient timides quand nous nous regardions. La nuit était tombée depuis longtemps quand nous avons fait le tour du jardin : d'habitude, c'est ce que nous faisons dès notre arrivée, mais là nous avons eu besoin de consacrer aux choses pratiques nos mains et les pensées qui vont avec. La lune était presque pleine et la nuit toute claire dans un ciel de peu d'étoiles, les arbres portaient leur ombre précise dans l'herbe humide, on entendait encore un oiseau et des envols furtifs au milieu des feuillages, ton bras gauche passé sur ma taille et mon bras posé sur ton épaule, bras dessus, bras dessous, comme on dit avec désinvolture dans la familiarité des temps précieux et de leurs gestes. Et donc, c'est au matin de notre arrivée à Challerans que tout a commencé : ta fugue et ce qu'elle a entraîné avec elle, mais je sens bien en disant cela que je pense platement, faussement, que je peine à

penser ce qui change si je ne fabrique pas l'événement qui pourrait le dater, comme s'il n'y avait aucune continuité entre l'avant et l'après, ou comme si les saisons ne se succédaient pas dans une variation continue, ou comme si, par exemple, on pouvait savoir à quel moment on a commencé de vieillir ! Et donc, non, bien sûr, tout n'a pas commencé au matin de notre arrivée à Challerans, mais c'est bien plutôt quelque chose qui m'est apparu ce matin-là, un peu comme l'on découvre dans les précieuses journées de l'avant-printemps que cela change, dans la lumière autour de soi, dans cette tension qu'on prête aux fragiles rameaux des arbustes qui ne montrent pour autant rien de visible, quand on sent que l'hiver s'en va, que le printemps s'en vient et que l'on est dans cet entre-deux du temps qui est le temps sans mesure, dans ce qui change continûment — il n'y a pas de commencement pour le maintenant, et maintenant c'est ce matin de notre arrivée à Challerans, notre maison dans la campagne depuis toujours. Je vois bien que je traîne à évoquer ce matin-là où j'ai voulu platement voir un commencement, le com-

mencement de ta fugue, Julie, et puis, par le fait même que je voulais l'écrire, je mesure l'absurdité de dater ce qui advient, comme si ce qui advenait ne procédait pas de ce qui passe et qui change et qui est le temps, lequel ne distingue pas les instants mais les moments qui s'enchaînent, je vois bien que ce premier matin à Challerans n'est pas celui d'un événement qui changerait tout, et pour Julie celui où commencerait sa fugue, mais le passage sensible de ce qui est déjà en cours, continuant ce qui précède et permettant ce qui va continuer, je vois bien que ce n'est pas à Julie seulement que ces notes peuvent être destinées, si c'est bien pourtant pour elle avant tout que j'ai conçu de m'y consacrer, mais à moi également, à ce que je pourrai apprendre par le fait qu'en écrivant j'aurai à penser le moment où je séjourne avec toi. Car enfin, Julie, toi qui me lis maintenant que ta fugue a pris fin, comme je veux le croire, comment pourrions-nous évoquer ce que tu es dans ce moment sans évoquer ce que nous sommes ensemble, sans évoquer ce que je suis avec toi, depuis le temps que nous nous connaissons.

C'était au matin de notre arrivée, à l'heure du petit-déjeuner, quand nous ne parlons guère habituellement. Tu me disais que tu avais fait un rêve assez troublant pour qu'il t'ait réveillée, pour qu'il te tienne encore sous son emprise, et le mieux n'est-il pas avec ces sortes de rêves de se les raconter en les racontant afin sinon de les comprendre du moins de tenir à distance leur trop vive présence? D'ailleurs, parce qu'on met en phrases les images du rêve, on peut faire apparaître des liaisons, des relations significatives que sont incapables de montrer les images à elles toutes seules. Si souvent tu parles de cette manière, en enrobant le cœur de ton propos de préambules aux formes diverses qui tout à la fois nourrissent l'impatience de savoir où tu veux en venir et contribuent à mettre en valeur son importance. Je t'écoutais. Tu arrivais par une somptueuse allée forestière, non pas un de ces longs chemins bien rectilignes de tilleuls ou de hêtres régulièrement plantés sur les rives de leurs larges banquettes et qui mènent le visiteur impressionné par tant de moyens jusqu'au portail de savante ferronnerie d'une cour de grande demeure, mais une

allée dans la forêt, ouverte parmi les arbres qui tantôt prennent juste au bord du passage couvert d'une herbe fragile, de mousse, de feuilles d'autres saisons, des arbres, ce sont des ormes, penchés de chaque côté de l'allée au point que leurs cimes se mêlent, ou qui tantôt un peu en retrait dressent bien droit leur tronc et laissent leurs branches hautes s'étendre sans contrainte jusqu'au milieu de l'allée —, une somptueuse allée dans la forêt sous le ciel de fin feuillage de jeune printemps, où je marche sans rien voir tout au loin droit devant moi que cette voûte verte qui se continue sans qu'apparaisse encore le bouchon de lumière blanche qui fixerait une destination et un terme à mon cheminement, me convaincrat que je vais bien arriver quelque part, mais je marche sans inquiétude dans mon rêve, en sachant où je vais, c'est ainsi, le temps des rêves n'est pas celui où on les raconte, parce que devant moi maintenant il y a un fond au bout de l'allée, un fond d'arbres, un fond d'ormes lumineux, et je m'approche dans l'impatience sous le porche des arbres, je sens bientôt des marches de pierre sous mon pas, je les

descends et je suis dans la clairière, le parfait volume enfoncé parmi les arbres, sur un sol d'herbes hautes, et la voici, la maison de mon premier chantier, Champreux, posée dans l'herbe nue de sa vaste clairière exactement rectangulaire, à droite de l'escalier de pierre et invisible depuis l'allée, et je me dis maintenant que je la vois en te la racontant, que je la vois bien mieux que dans mon rêve. Parce que si je connais, si je reconnais très bien l'allure de sa façade, à cette maison de mon premier chantier, ses deux niveaux de cinq hautes fenêtres à l'étage et deux de chaque côté du portail d'entrée, ouvert sur un perron accessible par un escalier à deux volées en fer à cheval sous lequel s'enfonce l'escalier droit de la cave, son très haut toit d'ardoise à quatre versants où s'ouvrent juste à l'aplomb du mur deux lucarnes de chaque côté du fronton triangulaire qui couronne la travée centrale, ses hautes souches de cheminées prises dans les deux murs latéraux et si hautes qu'elles dépassent le faîte du toit orné d'épis aux deux extrémités, le toit, la façade, le toit de vieille ardoise verdie, jaunie, blanchie par taches, un jaune flétri de bruyère



grise ou de lichen qui est plus intense, plus visible à l'arête des versants, aux noues des lucarnes, à la bordure un peu retroussée du toit tout au long des gouttières, si je reconnais quand je m'en approche en l'évoquant le bel enduit du crépi de la façade, ici et là décollé et laissant à nu les moellons du mur autour du portail et sous les fenêtres, le bel enduit beige clair mais d'un beige passé, un beige d'expérience, qui n'est pas uniforme parce qu'il a connu les pluies, l'usure de l'air, les soleils francs et les lunes vives, maintenant que je monte les marches rouillées du perron, que j'ouvre la porte et que je vais pénétrer dans la maison afin d'apprécier les travaux qu'on m'a demandé d'y faire, je vois dans mon rêve que je suis en train de fermer cette porte de Champreux, et je descends l'escalier mais ses marches sont blanches comme le tuffeau, une large bande de gravier isole la maison de la pelouse d'herbe rase qui se répand exactement jusqu'à la lisière nette du bois, j'avance dans l'herbe jusqu'au petit bassin carré qui est maintenant au milieu de la clairière et je me retourne pour regarder la maison et ses arbres autour d'elle, si proches

d'elle sur ses flancs, avec le bleu uni de l'ardoise lisse sur le ciel, l'enduit des hautes souches des cheminées et de la façade dont le grain et les légères irrégularités de la surface accrochent la lumière, rendent comme sensible son épaisseur, la matière de sa belle couleur crème à peine plus soutenue que celle du calcaire d'encadrement des baies, et je vais prendre l'escalier qui monte à l'allée forestière, je me retourne une dernière fois vers la maison juste avant qu'elle ne disparaisse à ma vue comme on part à la fin d'un chantier et mon regard alors est attiré par un reflet dans la vitre d'une lucarne du toit, celle qui est juste à gauche du fronton triangulaire, un reflet orangé comme d'un dernier rayon de soleil au crépuscule, mais la lumière sur la façade et les ombres portées des arbres proches ne parlent pas de soleil couchant, derrière la vitre de la lucarne les formes orange et rouges sont mobiles, comme en ébullition, je me le dis maintenant, puisque voici que la fenêtre explose et qu'une longue flamme jaune presque blanche s'en échappe en même temps que juste au-dessus d'elle les tuiles du toit se gonflent, s'arrondissent,

éclatent et laissent se répandre fumées et flammes, et ce sont les autres lucarnes, à gauche, à droite, qui s'allument avant d'exploser à leur tour, le toit tout entier a ouvert sa gueule monstrueuse, il vomit ses tuiles, lâche de lourdes fumées opaques, blanches, consistantes, et quand les fenêtres de l'étage s'allument elles aussi, ce ne sont pas les craquements et les souffles familiers des feux et des bûches s'écroulant sous le manteau des vastes cheminées que j'ajoute aux images silencieuses de mon rêve, mais le vacarme inimaginable à qui ne connaît rien des incendies de mille cheminées sous le manteau d'un même toit, en même temps que je vois apparaître juste avant qu'elle ne s'effondre la forme entière de la haute charpente réduite à son arête de faîtage et aux chevrons de ses versants obliques, tandis qu'au rez-de-chaussée les quatre fenêtres en même temps s'illuminent, explosent et crachent leurs flammes et que je me réveille les yeux irrités, mouillés, en train de regarder en pensée le vestibule et les volées de pierre de son escalier abattu dans l'effondrement des étages, en train de regarder le salon intact, ses boiseries peintes

en gris aux moulures bleues, leurs guirlandes de fleurs vives sur les bords des lambris et sur les panneaux des portes comme au plafond, les paysages peints au-dessus des portes, sur le trumeau de la cheminée de marbre noir, en train de regarder ma bibliothèque en flammes.

En repensant à ce rêve maintenant que tu me le racontais, et aux pensées qui te venaient lorsqu'il t'avait réveillée, tu me disais qu'évidemment et je le savais bien, jamais il n'y avait eu d'incendie à Champreux, ni tout de suite ni bien après l'achèvement de ton premier chantier, mais que pour autant ni dans les images de ton rêve ni dans tes pensées lorsqu'il t'avait réveillée ni même maintenant que tu me les racontais, rien ne t'aurait permis de distinguer ce qui avait vraiment eu lieu, ce que tu avais fait à Champreux, et ce qui n'avait jamais eu lieu, Champreux dévoré par le feu. Il y avait autre chose encore que cette indistinction des pensées du rêve et des pensées du souvenir qui te rendaient spectatrice d'un souvenir d'incendie dans la maison de ton premier chantier : ton rêve montrait bien la nature des restaurations que

tu avais entreprises à l'extérieur mais il ne montrait rien de ce que tu avais fait à l'intérieur, puisque tu ouvrais la porte mais ne rentrais pas dans la maison, et que tout en voyant très bien ce que tu avais fait dehors tu ne voyais pas dans quel état se trouvait l'intérieur quand tu avais pris en main la maison : et c'était seulement maintenant que tu pouvais te dire que cette cheminée de marbre noir du salon et ces lambris gris à moulures bleues avec leur décoration florale n'étaient qu'un placage d'images venues d'autres maisons et certainement pas de celle-là, de même que cette bibliothèque que tu voyais en proie aux flammes par la pensée du rêve depuis l'escalier de l'allée forestière comme on évoque un souvenir, tu y reconnaissais l'allure même, l'effet visuel de ta propre bibliothèque, si bien que tu pouvais même en repérer la distribution des classements. Mon rêve, disais-tu, me fermait la porte de Champreux et puis brûlait ce que j'y ai fait.

Je t'écoutais, j'essayais de te comprendre — et sans doute sous l'influence de cette manière qui est si propre à ce que tu es, cette manière que tu as, lorsque tu mesures

que l'autre est à la peine, l'amie ou l'ami, et moi-même aussi, bien sûr, cette manière de présenter à l'autre qui est à la peine pour n'importe quelle raison une échappée, un pas de côté, un brin de lumière qui puisse sinon restaurer d'un coup magiquement la confiance qui lui fait défaut, la confiance en soi, du moins faire venir chez lui ce léger sourire qui est comme un : «Tu crois?» d'apaisement —, je t'écoutais et j'ai voulu t'aider. Je te disais que si ton rêve te fermait la porte de Champreux, c'est que tu n'avais rien pu faire à l'intérieur de la maison, rien qui aurait déjà porté la marque de ce que tu allais faire après, dans les maisons ! Mais dans combien de maisons le dernier héritier ne t'avait-il pas demandé de sauver l'essentiel, le toit, les murs, le parterre en friche, les arbres abandonnés comme les murs de pierre des clôtures, et celui ou celle qui reprenait la maison où personne n'avait eu les moyens de tenir les choses en état depuis tellement de temps, celui-là ou celle-là aurait bien aimé que tu lui dises aussi ce qu'il faudrait faire, ce que ça coûterait d'en finir avec les tapisseries fanées, les chambres

envahies par les malles et les cartons, les lits à baldaquin où l'on n'ose plus dormir, les buffets Henri II à portes vitrées, les fauteuils Louis XIII près de la cheminée, à côté du canapé à carreaux rouges et blancs, et les vieilles images accrochées trop haut sur les murs, les parquets encrassés, ces cloisons ajoutées dans les grandes pièces au XIX<sup>e</sup> siècle afin d'avoir moins froid, et partout ces traces des longs usages de mains innombrables sur les portes, les fenêtres, comme tu m'avais raconté qu'était Champreux, où le dernier héritier, après avoir pu sauver l'essentiel grâce à toi, n'avait pu que rêver ce qu'il aurait aimé y faire à l'intérieur, grâce à toi. Et je te disais que ton rêve d'incendie dans ton premier chantier pouvait bien n'être que l'effet de la tristesse — je sais que je t'ai dit *tristesse* quand je pensais *dégoût* — que t'inspirait ton dernier chantier, comme si au fond la violence qu'il t'infligeait était telle qu'elle ne pouvait trouver d'équivalent que dans la destruction de ce que tu avais tellement aimé. Mais tu ne voyais pas vraiment pourquoi tu t'étais privée du plaisir que t'aurait offert le spectacle d'un bel

incendie dans cette horreur qu'il t'avait bien fallu bâtir à Gelves.

Dès le départ, ç'avait été sous le signe du détestable, ce chantier, dès la première visite de ce type dont tu n'avais jamais pu comprendre ni obtenir de lui qu'il t'explique par quelle aberration il avait eu connaissance de ton agence et pourtant souhaité faire appel à toi pour son projet, ce type qui avait cet air d'insolence du quadragénaire satisfait qui a déjà pas mal accumulé et qui se promet bien de continuer d'exploiter son pactole, ce type enrichi dans tu ne savais quoi, parlant avec l'aisance que doit donner l'usage du commandement mais parlant platement, sans aucun relief dans l'expression, dans un registre strictement informatif qu'aucune nuance un peu engageante ou chaleureuse ne venait encombrer alors même qu'il s'adressait à toi pour un projet qui devait vivement le concerner en te regardant droit dans les yeux comme s'il traitait avec son agent d'assurances après le vol de sa voiture. Il voulait que tu lui fasses une grande bâtisse de « style ancien », « d'allure rustique », mais pas le genre ferme restaurée, plutôt genre « manoir